

La revanche de Simon le Magicien¹

Le « *Roman pseudo-clémentin* » : ce titre, à lui seul, offre un mystère. Pour le non-spécialiste, l'adjectif « pseudo », souvent accolé au nom des auteurs chrétiens antiques, ne peut que susciter la curiosité, mais aussi le soupçon. Or ils sont foule, à cette époque les ouvrages pseudépigraphes : ceux du Pseudo-Athanase, du Pseudo-Chrysostome, du Pseudo-Isidore, du Pseudo-Linus, du Pseudo-Abdias, du Pseudo-Tite, du Pseudo-Jérôme, du Pseudo-Nicéphore... Devant une telle avalanche de « pseudos », le non-spécialiste en vient à se demander pourquoi tant de fausses identités, et pourquoi la proclamation de la vérité nouvelle, aux premiers siècles du christianisme, devait passer par tant de mensonges.

Évidemment, une telle réaction fait sourire les spécialistes, qui savent bien que le « pseudo » n'est pas synonyme de mensonge. Que d'ailleurs chaque cas est particulier ; que l'emprunt d'un nom d'apôtre ou de père de l'Eglise, par le ou les rédacteurs de tel texte apologétique, ne peut pas être considéré comme un faux dans le sens moderne et juridique du terme, ni condamné moralement comme un mensonge. Jusqu'à la fin du II^e siècle en tout cas, la pseudonymie était même le contraire du mensonge : un auteur anonyme prenait le nom d'un des apôtres parce qu'il était convaincu, et la communauté des croyants autour de lui, qu'il parlait en effet par la bouche de cet apôtre. Et c'est le fait de parler en son nom propre qui eût été mensonge².

Mais même plus tard, aux III^e ou IV^e siècles, la notion d'auteur n'avait guère le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Si l'on songe au phénomène qui pourrait apparaître, dans le monde théologico-philosophique, comme le cas le plus flagrant et le plus énorme de méprise orchestrée, le cas du Pseudo-Denys l'Aréopagite, rien ne prouve que l'auteur connu sous ce nom puisse être accusé de

¹ Conférence prononcée en août 2006 à Lausanne, et publiée par l'Institut Romand des sciences bibliques, en 2007.

² Cf. K. Aland, « The problem of anonymity and pseudonymity in christian literature of the first two centuries », *Journal of Theological studies*, vol. XII, avril 1961, pp. 39-49.

supercherie³. Au pire, nous sommes en présence de l'élaboration fervente d'une fiction gratifiante, et suffisamment belle pour que de savants ecclésiastiques aient pu la croire vraie jusqu'en plein XIX^e siècle.

Le non-spécialiste doit donc commencer par comprendre que le « pseudo », dans l'univers des écrits des premiers siècles du christianisme, ne renvoie pas au *mensonge* mais tout au plus à la *fiction*. Cependant, là encore, il faut s'entendre : il ne s'agit point tout à fait, ou même pas du tout, de la fiction au sens aujourd'hui courant et banal du terme. Et pour en venir à l'œuvre *pseudo-clémentine*, son appellation de « roman » ne doit pas nous faire penser que son statut serait superposable à celui d'un ouvrage de Kazantzaki ou de Salman Rushdie. Ne serait-ce que pour une raison très simple : tous les spécialistes de ce texte s'accordent à dire que les intentions de son auteur ou de ses auteurs, pour autant qu'on puisse les connaître avec exactitude, sont d'abord *apologétiques*, ce qui n'est pas le cas, en principe du moins, d'un roman moderne. Mis à part, peut-être, les romans à thèse...Et l'un des spécialistes du *Roman pseudo-clémentin*, écrit d'ailleurs qu'il n'est « pas impossible d'assimiler les [Homélies] *Clémentines* au genre du roman à thèse »⁴. Peut-être faudrait-il dire : de la thèse romancée. Mais la thèse, assurément, compte plus que le roman, au sens moderne de ce mot.

Le lecteur moderne qui voudrait aborder cette œuvre comme si elle lui était contemporaine se voit confronté à bien d'autres problèmes encore. Non seulement il se trouve en présence de deux versions différentes, les *Homélies* grecques et les *Reconnaissances* latines, mais on lui explique en outre que ces deux versions remontent probablement à un « texte fondamental » aujourd'hui perdu. En tout état de cause, elles sont certainement faites de rédactions successives et de couches superposées, ce qui exclut de les lire comme l'expression de la pensée d'un auteur unique.

Soit, l'ouvrage est apologétique. Mais quelles sont au juste les thèses qu'ils soutient ? Quels sont les adversaires qu'il combat ? En quoi les deux grandes figures qui s'y affrontent, celles de Pierre et de Simon le Magicien, se distinguent-elles des figures de ces personnages tels que nous les connaissons par le Nouveau Testament, ou, s'agissant de Simon, par telle description qu'en fait Irénée dans son *Adversus Haereses* ? La polémique, dite anti-simonienne, menée dans cet ouvrage, s'attaque-t-elle, derrière Simon,

³ Cf. *Œuvres complètes du Pseudo-Denys l'Aréopagite*, trad., commentaires et notes par M. de Gandillac, Aubier, 1943, p. 23.

⁴ Cf. Dominique Côté, *Le thème de l'opposition entre Pierre et Simon dans les Pseudo-Clémentines*, Institut d'études augustinienes, Paris, 2001, p. 269.

à Paul, à Jean-Baptiste, à Marcion, à la gnose juive ? Et le christianisme dont il fait l'apologie, est-il exactement digne de ce nom ? Ne s'agit-il pas plutôt de ce qu'on appelle le « judéo-christianisme », une appellation qui elle-même appelle précisions et nuances. Bref, si sommes en présence d'un roman à thèse, cette thèse est bien difficile à saisir pour le profane.

Et voici qui vient encore compliquer les choses : les premiers siècles du christianisme sont une époque marquée par ce que le Père Festugière avait appelé le « déclin du rationalisme » ; ce que nous distinguons aujourd'hui sous les termes de magie, de théurgie, de thaumaturgie, de gnose, de philosophie, et même de paganisme et de christianisme, était extraordinairement mêlé, et que ce que nous reléguerions aujourd'hui résolument dans l'univers des fantasmes, des illusions ou des charlataneries appartenait, si l'on peut ainsi dire, à l'expérience réelle et quotidienne. Il suffit de rappeler que pour les rédacteurs du *Roman pseudo-clémentin*, les prodiges de Simon le Magicien, qui parvient notamment à donner à l'une de ses malheureuses victimes son propre visage, donc à le métamorphoser lui Simon, sont des prodiges parfaitement authentiques.

Que de distance, donc, entre la vision moderne du monde et celle de notre texte ! Tout évolutionnisme simpliste mis à part, il faut avouer qu'au lecteur d'aujourd'hui, le *Roman pseudo-clémentin* semble bien primitif, et bien emprisonné dans ce merveilleux qu'il prétend combattre dans la personne du mage Simon. Comment trouver un chemin, entre notre psychologie rationnelle, notre monde « désenchanté » (au sens de Max Weber), et cet univers de sortilèges et de maléfices ?

Il faudrait encore ajouter à toutes ces incertitudes le fait que notre ouvrage, qu'Oscar Cullmann a appelé « le premier grand roman chrétien »⁵, ne peut guère être évalué sans référence aux romans grecs et latins, et à leur rapport complexe avec la rhétorique, la dialectique, la comédie, la tragédie, la piété populaire païenne.

Additionnez toutes ces difficultés, et vous pourrez décidément douter que les auteurs du *Roman pseudo-clémentin* aient quoi que ce soit de commun avec ce qu'on entend aujourd'hui par romancier. Pour le dire alors en termes ingénus, est-ce que leur ouvrage peut nous « parler », à nous autres modernes ? Est-ce nous pouvons adhérer tant soit peu au récit qu'il nous propose ? Est-ce que nous pouvons un seul instant le considérer comme autre chose qu'un document théologico-sociologique complexe et touffu, sur le christianisme des premiers siècles et ses débats avec le gnosticisme ou la magie ?

⁵ Cf. O. Cullmann, *Le problème littéraire et historique du roman pseudo-clémentin*, Alcan, 1930, p. 149.

*

Eh bien, je ne sais si je puis adhérer à ce récit – au sens où j'ignore si j'en ai le droit. Mais je sais que je l'ai fait, sans le vouloir. Je sais que, lisant les *Homélie*s et les *Reconnaisances*, je me suis figuré les adversaires, je leur ai donné des visages ; j'ai vu Pierre et Simon disputer, je me suis parfois et même souvent passionné pour leurs arguments, mais aussi et surtout pour leurs comportements ; pour la part d'humanité, de subjectivité qu'ils manifestaient ; pour leurs ruses, leurs larmes, leurs mensonges, leurs grincements de dents, leurs imprécations ; pour ce combat du bien et du mal, du juste et du faux, qu'ils ne cessent de mener, chacun renvoyant à l'autre les mêmes accusation de magie et d'imposture, chacun se faisant le miroir de l'autre, rivalisant d'arguments, rivalisant de miracles et de feintes, au point que Pierre va s'appuyer sur les ruses de Simon pour être rusé et demi, et le prendre à son propre jeu. Tout cela appartient bien à la chair du texte, tout cela est écrit noir sur blanc, et nous fait réagir rouge, si je puis dire. Du point de vue du lecteur naïf, qu'il faut toujours avoir *aussi* et peut-être d'abord devant tout texte, il devient secondaire de savoir quel était le statut, le rôle et le sens de la fiction dans l'Antiquité chrétienne, ou de déterminer exactement quelles furent les intentions des auteurs. Après tout, ces auteurs faisaient comme nous partie de l'espèce humaine. Et la colère ou la ruse, la fascination pour la magie, mais aussi l'amour de la raison, le désir de convaincre ou de vaincre, l'interrogation devant l'existence du mal, tout cela, nous l'avons en commun avec les hommes de tous les temps et de tous les lieux. C'est pour cela que la dispute de Pierre et de Simon peut devenir notre dispute.

D'autant plus que le personnage de Simon le Magicien, ou plutôt son mythe, a connu dans notre tradition occidentale un destin des plus étranges mais des plus glorieux. En un mot comme en cent, je rappelle qu'il a fécondé, inspiré et nourri un autre personnage encore bien plus fameux que lui, et qui comme lui fut un être réel, avant de se transformer rapidement en un personnage mythique. Je veux bien sûr parler de Faust. C'est le réformateur Mélanchton qui, le premier, semble avoir rapproché les deux personnages, pour les vouer d'ailleurs tous deux aux gémonies. Mais si ce rapprochement lui vint à l'esprit, c'est sans doute parce que le *Roman pseudo-clémentin* était très connu au Moyen-Age, et avait suffisamment frappé les esprits pour constituer une référence⁶.

Du vil charlatan Faust, magicien douteux et pervers, l'imaginaire occidental a fait l'un de ses plus beaux héros, sans omettre de lui

⁶ Cf. O. Cullmann, *op. cit.*, pp. 166-7.

donner des traits de Simon le Magicien. Car si le Faust de Goethe s'unit avec l'Hélène de Troie, la plus belle des mortelles, pour enfanter le divin Euphorion, et unir ainsi le sud et le nord, la Germanie et l'Hellénisme, la beauté et la conscience, c'est parce que le Simon du *Roman pseudo-clémentin* reprend et développe une tradition gnostique qui fait de cette même Hélène sa compagne, divine selon lui, prostituée selon Saint Irénée. Voilà tout de même une filiation peu banale. Oui, c'est parce que le Simon de notre roman fut le compagnon d'Hélène que le Faust de Goethe va l'être à son tour.

Ajoutons encore à cela que le combat entre Pierre et Simon, dans les *Homélie*s et les *Reconnaisances*, est un combat entre deux forces cosmiques, le bien et le mal, la magie et la foi, la mort et la vie ; et plus profondément encore une dispute sur l'origine du mal et la possibilité de le vaincre. Dans ces conditions, l'on ne peut que se pencher avec avidité et passion sur leur dialogue, suivre les épisodes de leur guerre sans merci, et se demander, avec toute la passion du présent, qui remporte la victoire.

*

Qui remporte la victoire ? On me répondra que la question ne se pose même pas ; l'intention des auteurs est sans aucun doute possible de nous montrer la supériorité de la position de Pierre sur celle de Simon, et de nous démontrer que le premier est porteur de la vérité, tandis que le second n'est qu'un suppôt du mensonge. Cela ne souffre pas le moindre doute. Encore une fois, si c'est d'un roman qu'il s'agit, c'est pour le moins un roman à thèse.

Même la forme dialectique et dialogique du texte ne saurait ébranler cette évidence. Car là encore, le point de vue moderne pourrait nous égarer. Pour nous, la présence d'un dialogue est une façon de donner leur chance aux deux protagonistes, de les faire parler tous les deux à la première personne, sur pied d'égalité ; le romancier met leur bouche à tous deux des propos subjectifs par définition, et dont ils sont les garants ultimes, cherchant et construisant à eux deux la vérité. Mais ce n'est pas de cela qu'il est question dans le *Roman pseudo-clémentin*, où s'il peut sembler que les deux personnages ont une place égale, une égale substance romanesque, ce n'est pas par souci d'équité. Le Pseudo-Clément ne nous propose assurément pas de choisir entre deux thèses d'égale valeur.

Il nous propose deux personnages, certes, mais c'est surtout pour illustrer l'existence, dans sa conception du monde, de ces couples structurels, voire ontologiques, que sont les *syzygies*⁷. Il n'est ni dans

⁷ Cf. D. Côté, *op. cit.*, p. 33.

mon rôle ni dans mes compétences de détailler ici cette conception théologico-philosophique. Je mentionne simplement qu'aux yeux du Pseudo-Clément, toutes choses vont par couples : juste et injuste, temps et éternité, terre et ciel, faux prophète et vrai prophète. C'est Dieu lui-même qui a créé le monde sur ce mode duel, étant précisé qu'à chaque fois la manifestation mauvaise ou négative de la réalité précède sa manifestation bonne ou positive. Simon le mauvais précède, dans tous les sens du terme, Pierre le bon : il arrive avant lui sur les lieux des disputes, prévenant ainsi la foule en sa faveur et en la défaveur de Pierre ; il parle le premier, et semble donc faire triompher, dans ses discours, les thèses mensongères. Pierre vient ensuite, rétorque, réfute, corrige – et fait triompher la vérité.

Voilà un signe de plus que notre roman à thèse est décidément plus une thèse qu'un roman, tant il est vrai qu'un dialogue éristique et apologétique n'implique nullement que les deux protagonistes y soient donnés comme égaux en dignité. Mais bien plutôt que l'un figure le représentant du faux et l'autre de la vérité. Et c'est à juste titre que la critique place le *Roman pseudo-clémentin* dans le même « ensemble formel » que l'*Octavius* de Minucius Felix, les dialogues d'Augustin ou de Grégoire de Nysse⁸ : à chaque fois, nous assistons à des combats entre deux forces surnaturelles contraires, dont la meilleure doit nécessairement obtenir la victoire finale⁹.

*

Et pourtant ! Si les intentions des auteurs ne font pas de doute, cela ne signifie pas que tout ce qu'ils ont mis en scène et mis en œuvre dans leur écrit soit univoque. Cela ne signifie pas qu'ils ne laissent aucune place à l'ambiguïté, ni aucun espace à la liberté des lecteurs. Disant cela, je ne crois pas céder à je ne sais quel anachronisme interprétatif qui, appliquant de manière paresseuse et caricaturale les lectures modernes du soupçon, considère tout texte comme un pur symptôme, et débusque systématiquement en lui des sens qui dépassent et surtout contredisent les intentions des auteurs. Ce serait une erreur symétrique à celle qui consiste à faire coïncider intégralement et naïvement le sens d'un texte avec ses intentions avouées.

Non, je dis simplement que tout texte de fiction, tout texte qui invente des personnages, propose des caractères, expose des comportements, déroule des récits, est un texte qui se laisse soulever par le flot de la vie, pénétrer par son flux, hanter par sa complexité.

⁸ Cf. D. Côté, *op. cit.*, p. 217.

⁹ Cf. D. Côté, *op. cit.*, pp. 226-227.

Tout texte qui fait parler le mal et l'erreur donne son existence, sinon sa chance, au mal et à l'erreur. Il est d'ailleurs temps de souligner que le Pierre du *Roman pseudo-clémentin*, non moins que son Simon, est un personnage singulier, propre à cette œuvre et à cette œuvre seule. De manière plus générale, fiction signifie peu ou prou *imagination*. Et l'imagination de l'auteur en appelle à l'imagination du lecteur. L'imagination est contagieuse. Donner un discours pour le discours de quelqu'un, lui donner les couleurs non d'une démonstration mais d'une harangue passionnée, c'est induire chez les lecteurs des réactions à leur tour passionnées, comme si les protagonistes n'étaient pas les simples porte-parole d'une doctrine, mais ses semblables, ses frères.

À propos de semblable et de frère, il est temps de souligner un fait extrêmement frappant, un fait capital : Pierre et Simon sont certes présentés comme la vérité et le mensonge, le bien et le mal, le blanc et le noir, mais ils se ressemblent terriblement à force de s'opposer de manière aussi fondamentale. Le Docteur Jekyll est Mister Hyde, et Lucifer, après tout, est un porte-lumière. Le contraire absolu, c'est le même. En outre, dans le *Roman pseudo-clémentin*, ce même est comme attesté et fondé sur une étrange *identité* originelle. C'est le moment de rappeler, si nous l'avions perdu de vue, que l'apôtre Pierre s'appelle *Simon* Pierre. Et cela fait longtemps que la critique a relevé cette homonymie des deux ennemis, pour y déceler l'une des raisons pour lesquelles les auteurs ont choisi, pour leur confrontation, ces deux personnages-là plutôt que d'autres¹⁰. Nul n'est plus mon ennemi que moi-même, et n'y a-t-il pas deux hommes en moi, comme le disait un autre apôtre ? Cette étrange ressemblance est perceptible même au niveau de la doctrine. Car s'il est vrai que Pierre oppose son judéo-christianisme au gnosticisme de Simon, il est également vrai que le combat contre le gnosticisme, à l'époque où l'ouvrage fut rédigé, était un combat interne au christianisme lui-même, et que la position de Pierre n'est pas exempte de traits gnostiques.

Ce n'est pas tout : la ressemblance, voire l'étrange identité des deux adversaires est encore accentuée par les similitudes dans leur façon de se comporter au cours de leur dispute. Aussi bien par leur maîtrise commune de la dialectique et de l'éristique, que par leur commun recours à des prodiges ou des miracles, enfin et surtout par la relation fort étrange, s'agissant de Pierre en tout cas, qu'ils entretiennent avec la *ruse* et le *mensonge*. Dans cette affaire on ne donnerait pas à Pierre, si j'ose dire, le bon Dieu sans confession. Le Pseudo-Clément, *volens nolens*, nous le montre humain, très humain. Que vaut alors sa divine vérité ? Quel crédit pouvons-nous lui

¹⁰ Cf. O. Cullmann, *op. cit.*, p. 113.

accorder ? Simon est-il aussi totalement vaincu qu'il est censé l'être ?
Je voudrais examiner cela d'un peu plus près.

*

Dans les *Reconnaisances*, on peut relever deux moments clés, au cours desquels Pierre obtient sur Simon une victoire décisive. Mais ces victoires ne sont pas obtenues à coups d'arguments. C'est plutôt que Pierre maîtrise Simon grâce à l'exercice de pouvoirs humains plus efficaces que les siens. Le premier de ces moments, c'est lorsque Pierre, soudain, révèle au magicien qu'il sait tout de lui, et jusqu'à ses secrets les plus cachés et les plus horribles : en l'occurrence, il pratique la nécromancie sur l'image d'un enfant assassiné, vêtu de pourpre, image qu'il conserve chez lui secrètement. Et Pierre d'ajouter, menaçant : « Si tu ne sais pas de quel tableau je parle, allons de ce pas dans ta maison avec dix hommes (...). Cependant, à l'ouïe de ces mots, Simon, frappé dans sa conscience, changea de couleur et devint livide »¹¹. Ce changement ou cette perte de couleur est bien la moindre des choses. Car Simon est alors persuadé que Pierre possède le don de divination, et a percé ses secrets par la puissance de son Dieu. Dès lors, il se fait humble et repentant. Mais Pierre ne tarde pas à lui annoncer que sa science n'est pas le fruit de la divination. Non, ce sont tout bonnement des informateurs qui l'ont renseigné sur les secrets de Simon. Du coup ce dernier, outré, le couvre d'insultes, vitupère son mensonge et sa ruse, et réaffirme, dans une ivresse d'orgueil, ses prétentions à la divinité, lui qui dès le début se proclamait l'Éternel, l'être éternel et « sans commencement »¹². Mais c'en est fait. Il est discrédité, et la foule le chasse ignominieusement.

Cette ruse de Pierre n'est pas la dernière. Il en est une, beaucoup plus élaborée, qui va lui assurer la victoire finale. Ruse d'autant plus intéressante qu'elle prend appui sur les pouvoirs magiques de Simon, dont elle atteste du coup la réalité, s'il en était encore besoin. Je rappelle les faits. Le père de Clément, narrateur et le pseudo-auteur de l'œuvre, est devenu disciple de Pierre. Et voilà que Simon, par une manipulation passablement diabolique, métamorphose le visage de cet homme, et lui donne sa propre apparence ! Faustianus¹³, car c'est le nom du père de Clément, a désormais le visage du magicien

¹¹ Cf. *Reconnaisances* III, 45, 1, in *Écrits apocryphes chrétiens* II, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2005, pp. 1767-8.

¹² *Reconnaisances* III, 47, 1, p. 1769.

¹³ *Reconnaisances* VII, 8, 5, p. 1860.

maudit ! Et les amis de Pierre se détournent de lui avec horreur, et sa femme ne veut plus coucher dans le même lit que lui ! Mais Pierre trouve une parade assez géniale, il faut le reconnaître : il engage Faustinianus à assumer son visage simonien, donc à accepter de passer pour Simon, mais un Simon repentant, qui ira proclamant : j'étais un menteur et un imposteur, Pierre est le vrai prophète, croyez sa parole et non la mienne. Et pour préparer l'avenir avec soin, donc pour prévenir le moment où le vrai Simon viendra démentir le faux, Pierre engage Faustinianus à tenir le discours suivant : « Je vous en supplie donc : à l'avenir, même si je revenais moi-même vous trouver pour tenter de dire quelque chose contre Pierre, ne me recevez pas, ne me croyez pas. Je vous l'avoue en effet, c'est moi qui ai été magicien, séducteur, imposteur, mais je m'en repens »¹⁴.

C'est le coup de l'arroseur arrosé : lorsque le vrai Simon veut reprendre la main, il est conquis par la foule et définitivement vaincu, tandis que Pierre redonne à Faustinianus son vrai visage, par la grâce de Dieu. C'est l'ultime rebondissement des *Reconnaisances*, qui scelle la victoire finale de Pierre

Cet épisode est révélateur de la vision magique du monde qui hante le *Roman pseudo-clémentin* : les pouvoirs de Simon n'y sont nullement niés, ils sont seulement donnés comme partiels, ou sectoriels : Simon parvient à donner à Faustinianus son propre visage, mais non pas à le faire parler avec ses propres mots. Il a des pouvoirs, mais non la toute-puissance. Quant à Pierre, loin de dénoncer la magie comme une illusion ou un mirage païen, il retourne contre Simon les effets d'un prodige dont il ne doute pas plus que quiconque, et qui à ses yeux, comme aux yeux de Simon lui-même, est l'effet d'une force parmi d'autres. Bref, Pierre (il faudrait dire ici plus que jamais : Simon Pierre) se comporte comme le judoka avisé qui profite de la force de l'adversaire pour mieux le faire trébucher. C'est assez dire que les premiers siècles de notre ère sont encore des siècles « enchantés », des siècles où des forces surnaturelles contradictoires, et mêlées à celles de la nature, se disputent la maîtrise du monde ; des siècles où la métamorphose des formes du monde est possible à tout instant : on pense bien sûr au chef-d'œuvre littéraire de ces époques du « déclin du rationalisme », *l'Âne d'or* d'Apulée.

Mais ce qui me frappe d'abord dans cet épisode, c'est que pour la seconde fois, Pierre obtient la victoire par la *ruse*. Ce qui est assurément un hommage à son intelligence et à son habileté, mais non point une preuve de la vérité et de la pureté de la foi qu'il représente. Avant sa première rencontre avec Simon, son disciple Nicétas lui avait fait part de ses craintes à l'idée d'une telle

¹⁴ *Reconnaisances*, X, 61, 6-7, p. 1995.

confrontation. « Celui qui défend la vérité ne l'emporte pas à tout coup », avait dit Nicétas¹⁵. Et de le mettre en garde contre l'habileté dialectique de Simon et ses pouvoirs magiques. On peut dire qu'à la fin de l'aventure, le match dialectique n'a pas vraiment de vainqueur, et Simon, présenté comme formé par une éducation grecque complète, résiste jusqu'au bout à la vérité de Pierre ; mais que Pierre, de son côté, a littéralement *déjoué* les pouvoirs magiques de Simon, sans cependant les anéantir.

Je n'ai garde d'oublier qu'au cours de l'ouvrage, ou des deux ouvrages qui nous intéressent, un point de vue qu'on pourrait dire authentiquement chrétien se fait jour à plusieurs reprises et sous plusieurs formes, en particulier dans la distinction qui est faite avec insistance entre les miracles utiles et les autres. Les signes divins que donne Pierre sont des signes « philanthropes », « marqués par l'amour des humains », tandis que les miracles de Simon, voler dans les airs ou se changer en chèvre, sont (inutiles)¹⁶. Donner des voilà une belle définition du chrétien, et de l'homme tel qu'il devrait être.

Je n'ai garde d'oublier cela. Mais il reste que dans l'économie générale du roman, considéré comme le récit d'un combat d'idées et de vérités contraires, les moyens de la victoire de Pierre ne sont guère chrétiens, ou tout au moins, ils sont d'une nature qui ne nous permet pas de considérer cette victoire comme celle de la seule vérité.

*

Mais il y a plus encore. Je parlais d'économie générale du roman. Il faut noter que, toute ruse mise à part, les arguments décisifs en faveur de la thèse du pseudo-Clément sont des arguments d'ordre narratif, donc *fictifs* – et pour tout dire, « romanesques ». Je m'explique.

Dans la dernière partie des *Reconnaisances* intervient un très long dialogue non plus entre Pierre et Simon, mais entre Pierre et un digne vieillard qui soutient les thèses de l'astrologie – ce vieillard qui se révélera, dans un coup de théâtre, être le père du narrateur Clément. Selon ce vieillard, Faustianus donc, tout est écrit dans le signe astral de chaque être humain. Or, confie-t-il à Pierre, « je connais en effet mon thème de naissance, et celui de ma femme, et je sais que les événements annoncés à l'un et à l'autre par le thème

¹⁵ *Reconnaisances* II, 5, 3, p. 1687.

¹⁶ Cité in D. Côté, *op. cit.*, p. 24, note 17. *Homélie* II, 34, 1-2, p. 1268.

de naissance se sont produits ; de certitudes fondées sur des faits et des expériences, je ne peux maintenant me laisser détourner par des paroles »¹⁷. Le thème astral de cet homme et de sa femme annonçait que l'épouse commettrait l'adultère avec l'un de ses esclaves, s'enfuirait et mourrait en mer. Toute choses qui semblent s'être effectivement produites, et qui constituent la preuve irréfutable de la vérité de l'astrologie.

C'est alors que Pierre fait intervenir son coup de théâtre : aucun des faits que Faustinianus croyait avérés ne sont réels. Non seulement la femme du vieillard n'a pas commis l'adultère avec un esclave, mais en outre elle a survécu au naufrage de son vaisseau. Elle est vivante. Elle est ici, la voici ! De même pour le fils que Faustinianus croit également perdu, et qui n'est autre que Clément, également ici présent. Reconnaissance générale, dans la joie et les larmes, et reconnaissance, bien sûr, au Dieu de Pierre qui a permis ce miracle tout en administrant la preuve existentielle, si l'on peut dire, que l'astrologie a tort.

Dans toute cette belle histoire, il y a juste un petit élément qui fait problème, à nos yeux de lecteurs modernes en tout cas : c'est que l'histoire merveilleuse censée démontrer l'inanité du fatalisme astrologique est une histoire purement *romanesque*, une histoire inventée par les auteurs pour les besoins de leur cause. Bref, qu'on me pardonne cette remarque presque triviale à force d'être élémentaire : l'ouvrage se propose tout de même de prouver, *dans la réalité*, que l'astrologie n'est pas confirmée par les faits. Or il ne le prouve que dans la *fiction*, puisqu'aucun Faustinianus historique n'a évidemment vécu les événements providentiels dont il est ici question...

Je n'aurai garde de négliger que l'auteur des *Reconnaissances* fournit aussi des *arguments* contre l'astrologie, dans le cadre d'une polémique qui ne faisait alors que commencer, et dont l'objet central est bien sûr la liberté humaine. Ce mot de liberté n'apparaît pas dans le discours de Pierre, mais son affirmation que Dieu ne peut contraindre l'homme à être pécheur (ce qu'implique en revanche la croyance astrologique) est bien une première formulation de cette idée de liberté, fondamentale dans le christianisme, et fondamentale dès lors qu'il s'agit de récuser non seulement l'astrologie mais aussi la magie¹⁸. Il n'en reste pas moins que le *fait* décisif, celui qui doit emporter la conviction du digne vieillard puis du lecteur, c'est la révélation d'un destin individuel, celui de Faustinianus, qui a échappé au malheur écrit dans les astres. C'est donc une preuve par la *fiction*,

¹⁷ *Reconnaissances*, IX, 32, 3, p. 1947.

¹⁸ *Reconnaissances*, IX, 30, 2, p. 1945-6.

par *l'invention*. Notons que ce genre de preuve marche fort bien jusqu'à nos jours, où beaucoup de gens semblent croire que Jésus a été l'amant de Marie-Madeleine, puisque M. Dan Brown l'a écrit dans son livre.

*

Il est cependant probable qu'avec le *Roman pseudo-clémentin*, le crédulité éventuelle du lecteur est plus aisément pardonnable que dans le cas du *Da Vinci Code*, précisément parce que durant les premiers siècles de notre ère, en cette époque troublée et confuse où la magie fait jeu égal avec la religion, où l'idée de vérité de fait ou de vérité rationnelle n'est pas clairement dégagée de la vérité révélée ou imaginée, où par conséquent la réalité reste panachée de *fiction*, il est vain d'accuser le Pseudo-Clément d'avoir joué sur deux tableaux ou d'avoir cherché à abuser de la crédulité du lecteur. On me dira peut-être qu'aujourd'hui nous traversons à nouveau une basse époque, une époque de basses eaux rationnelles, et que c'est précisément pour cela que le roman de M. Dan Brown rencontre une si belle crédulité... c'est un débat qui reste ouvert.

Pour revenir au *Roman pseudo-clémentin*, les méthodes, auxquelles Pierre n'hésite pas à recourir pour vaincre son adversaire, et qui nous paraissent surprenantes du point de vue de la loyauté intellectuelle et de la loyauté tout court, n'étaient certainement pas jugées, par les contemporains du Pseudo-Clément, aussi sévèrement que nous sommes tentés de le faire. Tout comme la magie et la religion, la fiction et la réalité s'interpénétraient, voire se confondaient. Ce monde qui est aussi, je le disais, celui d'Apulée, ce monde où la réalité restait prise dans la gangue de la fiction, se place en effet sous le signe de la « métamorphose », de l'impermanence des formes, du brouillage des frontières, de la confusion du naturel et du surnaturel, de la multiplicité contradictoire des forces physiques et morales qui orientent ou désorientent l'univers. Un tel monde, il faut le dire, est nécessairement angoissant. Et en dépit de ses dialogues souvent serrés et rationnellement maîtrisés, qui héritent de la et de la dialectique grecque, en dépit des moments où nous apparaissent heureusement des le roman tout entier reste pris dans les inquiétudes de l'irrationnel et les angoisses de la métamorphose. Il reste sous l'emprise de Simon le Magicien. L'univers qui est le sien, et dans lequel il se sent à l'aise, l'univers de la magie, du brouillage des formes et de l'exploitation des forces, même s'il est donné pour vaincu, continue de dominer le roman même de sa défaite.

*

M. Michel Onfray, qui est à la philosophie ce que Dan Brown est au roman, vient d'enrôler Simon le Magicien dans sa croisade antichrétienne, et d'en faire l'un des héros de sa « contre-histoire » de la philosophie, en le traitant d'ailleurs aussi mal que ses adversaires orthodoxes, je veux dire avec la même désinvolture. Je ne suis pas pour ma part un « simonien », si tant est que cela puisse signifier quelque chose aujourd'hui. Je ne me réjouis pas de ce que, dans le *Roman pseudo-clémentin*, la victoire de Pierre soit, pour un lecteur moderne, infiniment plus douteuse que ne l'auraient souhaité les auteurs. Je ne suis pas un tenant de la gnose, et les goètes et autres théurges me laissent plutôt froid. Néanmoins, je m'avoue touché par fait que Simon le Magicien soit l'ancêtre de Faust ; qu'il soit donc devenu en quelque manière, après mille métamorphoses (c'est le cas d'employer ce mot) une sorte de saint patron de l'homme occidental en révolte contre sa condition mortelle.

Oui, je me plais à trouver dans certains propos de Simon cet esprit de refus et de rébellion qui va se retrouver chez Faust, voire chez Don Juan. Témoin ce passages des *Homélies* : « Qui cherche la vérité () ne doit se plaire à rien d'autre absolument qu'à la réalité (). Car que cherche-t-il au fond ? Non, vraiment, je ne peux pas, moi, renoncer à examiner de près les choses, pour épuiser tout mon temps à faire l'éloge d'un Dieu que mon savoir ignore (-) »¹⁹.

Mis à part cette belle manifestation d'un esprit fort, tout le roman, au-delà de ses ruses très humaines, de ses trucs magiques et de ses péripéties romanesques, met en scène un débat métaphysique fondamental qui aujourd'hui encore demeure ouvert, et proprement *indécidable* : un débat que ni la dialectique ni la magie ni la prophétie ni la loi ni la foi, ni bien sûr les preuves par le récit ne peuvent ni ne pourront jamais trancher. Je veux parler du débat sur l'existence du mal.

Or ce qui est particulièrement saisissant dans notre roman – et particulièrement romanesque, au sens le plus élevé du terme cette fois-ci – c'est que ce débat, outre qu'il oppose, grossièrement parlant, ce qu'on pourrait appeler la position gnostique et la position judéo-chrétienne, fait intervenir, d'étrange et passionnante manière, la dimension même de *l'imaginaire* humain. Il faut voir cela de plus près.

*

¹⁹ Cf. *Homélies*, XIX, 6, 6, p. 1552.

Simon commence par dénoncer la faiblesse du Dieu de la Bible, lui qui interdit à l'homme de manger le fruit de l'arbre de la connaissance, et « condamne à mort celui qui avait appris à rendre honneur à Dieu. (...) En vérité, si l'homme devait être frappé pour cela, pourquoi [Dieu] a-t-il placé précisément dans le paradis la cause de la blessure ? »²⁰. Simon en déduit que si le Dieu de la Loi, comme il l'appelle, est imparfait, il en existe un autre, au-dessus de lui, qui est vraiment parfait (cette conception, que Simon, ou plutôt les auteurs du roman, n'ont évidemment pas inventée, remonte probablement, au-delà du marcionisme et de la gnose chrétienne, au gnosticisme juif²¹). Cette Puissance parfaite aurait créé l'homme bon, avant qu'il ne soit descendu dans la chair et la matière. Et Pierre de répondre à Simon : « Comment n'as-tu pas vu que ta fameuse puissance s'expose et donne prise aux mêmes accusations ? (...) Car on peut dire d'elle pareillement que, vu tout le mal qui se fait ici-bas, soit elle est impuissante en ne le corrigeant pas, soit, si elle le peut mais ne le veut pas, elle est mauvaise »²². Et puis cette Puissance de Lumière, comme Simon la nomme, d'où tiens-tu qu'elle existe ? Lequel de tes cinq sens te la fait percevoir ? Et c'est alors que Simon répond : aucun de mes cinq sens, mais la force même de l'imagination. Voici en quels termes il s'exprime :

« N'as-tu jamais en pensée déployé ton esprit jusqu'à des contrées ou des îles situées au loin (*in cogitatione positus extendisti mentem tuam in regiones vel insulas porro positas*), et n'y es-tu jamais resté attaché en imagination au point de ne plus même voir les personnes présentes autour de toi (...) ? » demande-t-il à Pierre. Pierre reconnaît que cela lui est souvent arrivé. Alors Simon l'invite à remplacer les îles situées au loin par « une lumière sans fin (...), à laquelle ne succèdent point de ténèbres » (*lumen immensum (...) cui tenebrae nullae succedunt*). C'est-à-dire ce Dieu inconnu, cette Puissance ineffable qu'il invoque au-dessus du Dieu de la Loi. Pierre lui répond alors longuement pour lui démontrer que l'imagination menace de nous faire voir des réalités qui n'existent pas. Ainsi a-t-il vu en pensée, alors qu'il était occupé à pêcher, Jérusalem ou Césarée, sous forme de splendides villes, si splendides et si fascinantes qu'elles l'ont distrait du gros poisson qui s'agitait pourtant au bout de sa ligne. Il a fallu que son frère André le ramène à la réalité et lui démontre que ceux qui sont « transportés en imagination là où tout n'est que charme et délices (...) se portent en réalité vers des objets inexistantes » (*per fantasias primo ad jocunda quaeque et*

²⁰ *Reconnaisances*, II, 53, 5 et 7, p. 1722.

²¹ Cf. O. Cullmann, *op. cit.*, p. 93 et note 1.

²² *Reconnaisances*, II, 54, 4-5, p. 1723.

delectabilia transferuntur, deinde ad ea quae non sunt). Ces objets ne sont d'ailleurs que des variantes d'objets réels, fabriqués par notre fantaisie.

Simon maintient que ce qui est imaginable est réel : « Il n'est pas possible que tout ce qui se présente à la pensée de l'homme n'ait pas aussi une substance réelle et véritable » (*quod ad cogitationem hominis vernerit non etiam re ispa ac veritate subsistere*). Pierre lui rétorque que ce qui se présente à la pensée de l'homme peut aussi être une Puissance de ténèbres plutôt que de lumière. Laquelle sera la vraie ? Non, l'imagination ne suffit pas, il faut s'en remettre à la Loi. Simon ne veut toujours pas se laisser convaincre : « Que les choses soient comme tu dis, cela peut paraître à ceux qui le croient, mais pour celui qui attend qu'on lui rende raison de ces choses, il est impossible que cela soit fait à partir de la Loi, et surtout à propos de la Lumière infinie »²³.

Ce débat sans issue reprend un peu plus tard à propos du mal, du libre-arbitre et l'immortalité de l'âme. Et bien entendu, l'accord ne se fait pas davantage. Le ton monte, Simon affirme que l'âme meurt avec le corps, et c'est alors que Pierre, pour lui prouver qu'il est en train de mentir, dénonce ses activités de nécromancien. Si l'âme mourrait avec le corps, la nécromancie ne pourrait s'exercer. L' « image d'un enfant assassiné, vêtu de pourpre », dont Simon fait un sinistre usage, n'est-ce pas la preuve que les âmes vivent après leur mort ? Et c'est alors que Simon, acculé, et littéralement fou de rage, ne se contente plus de dire qu'il croit en la Puissance première : il proclame qu'il est lui-même cette Puissance. Il promet l'éternité et l'immuabilité à tous ceux qui croiront en lui. Par la même occasion, il qualifie Jésus de « magicien »²⁴. Bref, d'un côté il refuse ce que Pierre appelle la Loi et la prophétie, il nie l'immortalité de l'âme, mais de l'autre il revendique un contact direct et sauvage avec la Puissance première, au point de s'identifier à elle. Il nie Dieu et se fait Dieu. Devant l'inconnaissable, le mal et la mort, il récuse la médiation que Pierre propose. Mais il choisit de se jeter dans l'inconnaissable, le mal et la mort, et de devenir la Puissance même qui les suscite sans les expliquer. Faute d'apprivoiser l'énigme du monde, ou de s'incliner devant elle, il s'identifie à elle. On pourrait dire enfin qu'il se veut le chemin, la vérité et la mort.

Oui décidément, comment ne pas voir dans ce personnage, même s'il nous paraît à bien des égards confus, puéril et monstrueux, une

²³ *Reconnaissances*. II, 61-69, p. 1727-31. Pour le texte latin, cf. *Die Pseudoklementinen II*, Rekognitionene un Rufins Übersetzung, hrg. Von B. Rehm, Akademie Verlag, Berlin, 1994. pp. 88-91.

²⁴ *Reconnaissances* III, 44-48. pp. 1765-70.

première figure de Faust, de l'homme rebelle qui prétend devenir ce qu'il ne peut vaincre, et qui pour atteindre les secrets ultimes de l'être, choisit de se jeter dans leur brasier ?

*

Mais ce qui me paraît le plus intéressant ici – j'y reviens maintenant –, c'est la théorie simonienne de l'imagination. Nous disions que le *Roman pseudo-clémentin* remonte à une époque où la distinction entre la réalité et la fiction, entre l'éveil et le rêve, entre la vision ou le fantasme, est encore terriblement floue. C'est vrai et ce n'est pas vrai, puisque Pierre et Simon sont capables de développer une théorie complexe et subtile de l'imagination, et, précisément, de débattre de la différence entre ce qui est réel et ce qui est seulement pensé. Mais ce que je voudrais suggérer en conclusion de mon propos (et c'est peut-être là qu'est la « revanche » de Simon le magicien), c'est que si Pierre récite, d'une manière donnée pour victorieuse, la conception simonienne de l'imagination, le roman tout entier, au contraire, l'adopte et l'applique...

En effet, Simon affirmait : « Il n'est pas possible que tout ce qui se présente à la pensée de l'homme n'ait pas aussi une substance réelle et véritable ». Et du moment que mon imagination me fait percevoir la Lumière infinie, le Dieu au-delà de Dieu, c'est que cette Lumière et ce Dieu existent. Et jusque dans son activité de nécromant, Simon se fie à l'imagination, puisqu'il emprisonne l'âme d'un enfant assassiné vêtu de pourpre dans un tableau, œuvre d'art et d'artifice, pour mieux l'évoquer et la faire agir.

À quoi Pierre répondait : non, l'imagination ne suffit pas. D'abord elle est trompeuse et nous détourne de la réalité (elle nous fait oublier la proie du gros poisson pour l'ombre des splendides villes) ; ensuite elle n'est qu'une manière de transposition de ce qui existe dans ce qui n'existe pas, et ne nous dit donc finalement rien sur l'au-delà. Enfin, si toi, Simon, tu as l'imagination de la Lumière éternelle, comment faire que tel autre individu n'ait pas l'imagination contraire, et ne voie dans ta lumière les ténèbres ? Par conséquent, il faut se défier de l'imagination, s'agissant des réalités surnaturelles, et il faut écouter la Loi et la prophétie. Bref, dans la conception de Pierre et du roman tout entier, l'imagination n'est que fiction.

*

Fort bien. Mais qu'est-ce que le *Roman pseudo-clémentin*, sinon une œuvre de fiction ? Une œuvre qui recourt à des personnages, des situations, des événements imaginés et feints, précisément pour convaincre le lecteur de la réalité et de la vérité de la croyance de l'auteur ? Le ou les « romanciers » de l'œuvre pseudo-clémentine ont

choisi de nous peindre des splendides villes et des enfants morts vêtus de pourpre ; ils ont recouru aux pouvoirs imageant des mots et à la preuve existentielle des récits de reconnaissance. En somme, ils ont estimé avec Simon qu' « il n'est pas possible que tout ce qui se présente à la pensée de l'homme n'ait pas aussi une substance réelle et véritable. » Simon ajoutait d'ailleurs : « Ce qui n'a pas de substance (...) n'a pas non plus d'apparence ». Le Pseudo-Clément en a justement déduit que ce qui n'a pas d'apparence n'a pas de substance. Il a donc élaboré, construit, rédigé une longue apparence de plusieurs centaines de pages, dotée de tous les prestiges de l'imaginaire. Cette « apparence », il l'a chargée de nous transmettre plus sûrement la « substance » de sa conviction. Et son imaginaire, il l'a mis au service de ce qui était pour lui la réalité. La fiction vole au secours de la foi.

*

Je me résume : nous avons d'abord pensé qu'il était impossible, pour une foule de raisons, de considérer les *Pseudo-Clémentines* comme un roman, au sens moderne du mot : l'intention apologétique de l'ouvrage, ses dialogues déployant une ontologie des syzygies beaucoup plus qu'ils donnent vie à des points de vue égaux en dignité, sans parler de l'addition de ses couches rédactionnelles, interdisant de l'attribuer à l'intention subjective de tel auteur précis. Autant de raisons de ne pouvoir lui appliquer les mesures de la fiction romanesque.

Mais au fil de notre lecture, nous avons tout de même changé d'avis. D'une part les protagonistes sont vraiment de chair et de sang ; ils sont humains, très humains, et recourent, quel que soit leur bord, à la ruse autant qu'aux arguments. Ensuite, Simon Pierre et Simon le Magicien, à force de s'opposer, se révèlent frères ennemis, et l'on a l'impression que l'auteur du roman, comme Dostoïevsky selon Malraux, fait dialoguer, au travers de ses personnages, les deux lobes de son propre cerveau. Et comment n'en être pas touchés, puisque dans le second lobe nous pressentons, au-delà de Simon le Magicien et sa rébellion quelque peu primitive, le personnage de Faust lui-même ?

Enfin et peut-être, les preuves administrées par Pierre sont des preuves existentielles, qui ne valent qu'autant qu'on prend la fiction des *reconnaisances* pour la réalité. De façon générale, le Pseudo-Clément, qui récuse explicitement le pouvoir de la *fantasia* d'atteindre à la réalité, n'en recourt pas moins à la « fantaisie », à la fiction pour peser sur le réel.

Le Pseudo-Clément était convaincu que seule la loi et la prophétie judéo-chrétienne sont la vérité, et que tout le reste est erreur ou mirage. Mais au service de cette vérité, en principe médiée et réglée

par une Parole venue d'ailleurs, notre auteur a mis les prestiges immédiats de l'image, donc de son imagination. Ou si l'on préfère, au service du logos, il a enrôlé le mythos. Il a fait comme Simon : il s'est lui aussi identifié à la lumière pour mieux nous la rendre visible. Il a lui aussi pratiqué la magie, celle de l'imaginaire. Je ne dis pas que ce soit un défaut.